



# Se détatouer : furtivité identitaire ou vivacité corporelle ? Tattoo Removal: Stealth Identity or Corporal Vivacity?

Bernard Andrieu

Volume 15, Number 1, November 2019

Sur le thème du tatouage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068182ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068182ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andrieu, B. (2019). Se détatouer : furtivité identitaire ou vivacité corporelle ?  
*Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 15(1), 173–203.  
<https://doi.org/10.7202/1068182ar>

Article abstract

Tattoo removal could be understood as an erasure: erasing one's past could be the way to start from scratch, to find an original skin and to give new meaning to one's skin. If salt has been used unsuccessfully, new techniques are subject to evaluation and evolution.

But the erasure techniques are so invasive and their sequelae so important that tattoo removal appears as a form of disengagement which is both assumed and risky: from the point of view of the state of the torn skin, which never recovers the state of blank canvas on which one could rewrite immediately, as well as from a physiological perspective which would like to renew the skin's age.

We demonstrate that there is not an arrangement with the skin but an "agenrement" to operate to give back a style and a type to a body discredited by what would now be a defect to eliminate.

## Se détatouer : furtivité identitaire ou vivacité corporelle ?

**BERNARD ANDRIEU**

EA 3625 I3SP Université Paris-Descartes

« Il faut expurger. Supprimer les métadonnées de localisation.<sup>1</sup> »

**L**a peau n'est plus si naturelle qu'autrefois où le fard pouvait la blanchir par des procédés cosmétiques. Elle devient un matériau biotechnologique afin d'améliorer l'esthétique et le fonctionnement de l'organisme. Chacune, et désormais chacun, espère mettre en culture ces cellules souches, retrouver sa peau de jeunesse par des détatouages, des infiltrations et autres *botox*, disposer sous sa peau des implants plastiques. Ces somatechnies, comme le décrit Alain Damasio dans *Les furtifs*, sont des modifications quotidiennes de l'image du corps par le développement de soins corporels. Ce que Stéphane Héas appelle les coutures humaines « Car, les vies-expressions humaines mobilisent des symboliques à la fois corporelles et psychiques, largement enchevêtrées<sup>2</sup> ».

---

<sup>1</sup> Alain Damasio, *Les furtifs*, Clamart, La Volte, coll. « Imaginaire », 2019, p. 389.

<sup>2</sup> Stéphane Héas, « Préambule », *La peaulogie*, n° α, 2017, p. 4.

Le capitalisme aura construit un gouvernement des corps<sup>3</sup> aussi dans le soin corporel par un nouveau marché liant pharmacie, cosmétique, hydrothérapie et tourisme. La plus-value se trouve dans la régulation des corps usinés par la logique de la performance<sup>4</sup>. En prenant soin de soi-même, le nouvel opium du toucher<sup>5</sup> cantonne chacun et chacune dans son tatouage, dans son spa, sa salle de bains, sa salle de gymnastique... hors du champ social de la revendication socio-politique traditionnelle. La lutte des glaces a désormais remplacé la lutte des classes. Le marché du capital corporel ne consiste plus seulement à arborer l'insigne, la marque et la mode. Héritant du *fitness*, *bodybuilding* et entretien du corps, les produits corporels transforment le corps pour le régénérer. La fin du corps naturel est la naissance d'une autoprogrammation de son propre corps, par le tatouage, en faisant son marché sur les réseaux des thérapies, soins et des *designers* et de se construire une convergence corporelle entre sa peau et son style de tatouage.

À l'heure du succès médiatique de la série télévisée de *Nip/Tuck* (2003-2010) la mise en culture de la peau est décrite ici à travers les techniques (chirurgie esthétique, nanotechnologie, implants) mais surtout à travers la culture dermique. Quelle sont ces enjeux ? Reconstruire son image corporelle, développer son narcissisme, soigner son *ego*, améliorer son vécu corporel, avoir du plaisir ? La peau tatouée puis détatouée, avec notamment la scarification, n'est pas seulement un refus de soi mais aussi l'expression d'une angoisse d'exister ou une critique de son image corporelle<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> Didier Fassin et Dominique Memmi (dir.), *Le gouvernement des corps*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, coll. « Cas de figure », 2004, p. 35.

<sup>4</sup> Isabelle Queval, *S'accomplir ou se dépasser*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2004, p. 45.

<sup>5</sup> Bernard Andrieu, *Toucher. Se soigner par le corps*, préface de David Le Breton, Paris, Les belles lettres, coll. « Médecine & sciences humaines », 2008.

<sup>6</sup> Catherine Rioult, « Marielle et ses tatouages : la beauté des anges comme voile », *Revue P.T.A.H.*, (Psychanalyse, Traversée, Anthropologie et Histoire), n<sup>os</sup> 15 et 16, p. 205-217.

Le programme personnalisé du *bodycoach* cherche à adapter l'utilisation des produits en transformant le corps marchandise en corps capital : s'entretenir devient un moyen de faire son propre marché corporel dans une automédication psycho-physique. Un nouveau marché corporel<sup>7</sup> s'est mis en place depuis 1990 en offrant des techniques, des pratiques, des parcours et des stages pour se construire un soi corporel. Le management de soi voudrait justement définir cette gestion technique des gestes, postures et relations avec soi-même : faute d'un soin social des autres, le soin social de soi paraît être une alternative économique et libérale pour déléguer dans la gestion quotidienne de notre corps la prise en main de soi. Être son propre *manager* de santé, et ici de son tatouage, trouve dans une batterie de *home-trainer* et autres dvd de *gym tonic* comme autant d'auto-guides : mincir est devenu un permis de maigrir et une auto-prescription normative qui s'appuie sur la chrono-nutrition, gestion de sa propre horloge biologique et de son calendrier dermique.

L'industrie du tatouage/détatouage définit une nouvelle relation entre le client/patient et le *cosmocament* en transformant le soin en souci d'amélioration de sa santé et sa beauté<sup>8</sup>. Les artistes anticipent les efforts du sujet humain d'introduire sous sa peau en proposant des hybridations de chair/métal, de peau organique / peau de vêtement. Les techniciens analysent, eux, tous les éléments de la peau pour l'identifier comme dans la biométrie qui pourrait prendre le contrôle de nos existences.

### Une nouvelle technologie identitaire

Comment modifier son corps<sup>9</sup> est devenu un bréviaire désormais classique du tatouage jusqu'aux implants. Se perfectionner serait un refus de la mort alors que c'est une actualisation du vivant, son écologisation par l'interaction des techniques avec lui. Le

<sup>7</sup> Céline Lafontaine, *Le corps-marché. La marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2014.

<sup>8</sup> Bernard Andrieu, *Rester beau*, Neuilly-lès-Dijon, Le murmure, coll. « Borderline », 2017.

<sup>9</sup> Marie-Christine Colinon, *Tatouages, piercings... Modifier son corps, pourquoi ?*, Paris, De la martinière jeunesse, coll. « Hydrogène », 2009.

corps devrait seulement subir son environnement, maladie ou pollution sans faire reculer les limites de la mort en reproduisant les mécanismes du vivant ? C'est moins une société post-mortelle qu'une communauté trans-vivante qui utilise les technobiologies pour actualiser des potentialités jusque-là inédites du vivant. Les « régénérés<sup>10</sup> », plutôt que les dégénérés, se séparent bien de la mort prévisible en favorisant la réorganisation du vivant par la modification de leur tatouage. De même le vaccin et l'hygiène ont fait reculer l'âge de la mort, de même l'hybridation dermique fait avancer l'âge de la vie en effaçant le temps du tatouage passé.

Si tout est réparable, chaque partie du corps serait modifiable et en rester à un organe naturel condamnerait le sujet à son entropie. Tout serait handicap par une généralisation extensive de la recherche de la défaillance : par un autodiagnostic permanent, chacun voudrait s'auto-santer indéfiniment par l'incorporation de nouvelles prothèses. Ne peut-il y avoir une éthique de la perfection de soi dans l'auto-santé comme *self-body* ? C'est ainsi que nous pouvons parler du biopouvoir qu'opère le savoir médical (et plus généralement le savoir technoscientifique) sur les corps et les populations en produisant des normes de performance. Les malaises existentiels, les limitations (biologiques et psychologiques) de même que les étapes de la vie se voient tour à tour médicalisés.

Le détatouage pourrait être compris comme un effacement identitaire par une technologie : effacer son passé pourrait être le moyen de recommencer à zéro, de retrouver une peau d'origine et de donner un sens nouveau à sa peau. Si le sel a pu être utilisé sans succès<sup>11</sup>, les nouvelles techniques font l'objet d'évaluation<sup>12</sup> et d'évolution<sup>13</sup>.

<sup>10</sup> Catherine Malabou, « Les régénérés : cellules souches, thérapie génique, clonage », *Critique*, vol. 6, n<sup>os</sup> 709 et 710, 2006, p. 529-540.

<sup>11</sup> Nicolas Kluger, « Le détatouage à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle », *Annales de dermatologie et de vénéréologie*, vol. 137, n<sup>os</sup> 8 et 9, 2010, p. 582-584.

<sup>12</sup> Elen H. de Moll, « Tattoos: From Ancient Practice to Modern Treatment Dilemma », *Cutis*, vol. 101, n<sup>o</sup> 5, 2018, p. E14-E16.

<sup>13</sup> Richard L. Torbeck *et al.*, « Evolution of the Picosecond Laser. A Review of Literature », *Dermatologic Surgery*, vol. 45, n<sup>o</sup> 2, 2019, p. 183-194.

Mais les techniques d'effacement<sup>14</sup> sont si invasives avec le temps nécessaire à la guérison<sup>15</sup> que le détatouage apparaît bien comme un désengagement assumé et risqué : l'état de la peau détatouée revient à l'état de page blanche sur laquelle on pourrait réécrire immédiatement en oubliant le passé de l'ancien tatouage ; il n'y a pas un arrangement mais un agenrement, c'est-à-dire choisir son genre et le genre à opérer pour redonner un style et un genre à un corps déconsidéré par ce qui serait maintenant un défaut à éliminer.

La peau devient ainsi le laboratoire dans lequel l'art puise dans ce puits sans fond. Soit en expurgeant le corps physiquement par les techniques du branlage obsessionnel, de l'autoblessure masochiste, du vomissement anorexique, étouffement respiratoire de l'apnée, douleur de la torture<sup>16</sup>, de la transe rituelle de Pollock, la fatigue et les traces du corps à l'ouvrage<sup>17</sup>... Soit en trompant le corps vivant par une posture du corps vécu comme travestissement, transsexualisme, *transgender*, chirurgie esthétique, l'addiction, tatouage<sup>18</sup>... Soit en s'immergeant dans son corps en s'abandonnant dans les éléments, les milieux, les produits ingérés à la porosité sonore<sup>19</sup>, l'incontinence, l'écoulement<sup>20</sup>, les corps abimés<sup>21</sup>, l'expérience handie<sup>22</sup>.

<sup>14</sup> Thierry Fusade, « Techniques de détatouage », *Annales de dermatologie et de vénéréologie*, vol. 130, n° 12, 2003, p. 1164-1169.

<sup>15</sup> Karina Hutton Carlsen et Jan Serup, « Sequels to Tattoo Removal by Caustic Products », *Skin Research & Technology*, vol. 24, n° 4, 2018, p. 636-641.

<sup>16</sup> Claire Perret, *L'enseignement de la torture. Réflexions sur Jean Améry*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2013, p. 45.

<sup>17</sup> Thierry Pillon, *Le corps à l'ouvrage*, Paris, Stock, coll. « Essais-Documents », 2012, p. 104.

<sup>18</sup> Valérie Rolle, *L'art de tatouer. La pratique d'un métier créatif*, Paris, Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 2013.

<sup>19</sup> Christof Migone, *Sonic Somatic: Performances of the Unsound Body*, Berlin, Errant Bodies Press, 2012, p. 89.

<sup>20</sup> Claire Lahuerta, *Humeurs. L'écoulement en art comme herméneutique critique du corps défaillant*, Paris, L'harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2011.

<sup>21</sup> Bernard Andrieu, « Vétérans amputés. Se déshandicaper par la capacité sportive », dans Denisa Butnaru et David Le Breton (dir.), *Corps abimés*, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie au coin de la rue », 2013, p. 141-152.

<sup>22</sup> Pierre Dufour, *L'expérience handie*, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Handicap Vieillissent Société », 2013, p. 65.

En milieu carcéral, comme le montrent les travaux d'Odile Girardin-Gantier<sup>23</sup>, il y a une continuité ontologique entre l'extérieur et l'intérieur du corps qui s'établit à travers la peau, surface linguistique, pensante et expressive. Les marques corporelles : tatouages, musculation, coupes de cheveux, blessures, sexualités, sont des modes de désignation de soi dans le groupe social des prisonniers, comme dans les peuples primitifs il y avait une codification des marques corporelles. Aujourd'hui, le sujet marque sa peau pour se constituer une image du corps sans que la société le lui impose. Ainsi, en prison, chacun(e) se construit un corps d'identité. Le rapport intérieur/extérieur est également fondé sur l'initiation, l'incorporation de règles : c'est un effacement des rituels collectifs. L'individu va inscrire sur son corps son identité, il va se délimiter par un art thérapeutique sur sa peau.

### **Mettre en culture sa peau vivante**

Constituer une culture corporelle à partir de l'expérience immersive pose davantage de problème qu'à partir de l'expérience expressive : l'expression corporelle a pu décrire ce qui provenait de l'intériorité à partir des signes et autres symptômes ; une herméneutique du langage corporel a pu établir ce qui serait une correspondance entre le signifié incorporé et le signifiant excorporé dans l'apparence visible du monde social. Les techniques du corps viennent nous interroger sur la manière d'éprouver le corps, de le ressentir depuis son intériorité<sup>24</sup>.

Accéder à la culture de la peau vivante, qui est devenue aujourd'hui l'horizon de toute subjectivation, c'est décrire comment, depuis l'embryogenèse puis l'épigenèse, l'étayage progressif a pu s'accomplir par l'interaction<sup>25</sup> de son développement avec

<sup>23</sup> Odile Girardin-Gantier, *D'autres limites à la prison. Comment l'Art-thérapie peut aider à supporter le monde carcéral*, Paris, L'Harmattan, coll. « Mouvement des Savoirs », 2018, p. 63.

<sup>24</sup> Marie-Luce Gélard, *Corps sensibles. Usages et langages des sens*, Presses universitaires de Nancy-Éditions universitaires de Lorraine, coll. « Épistémologie du corps », 2013, p. 15.

<sup>25</sup> Andrieu Bernard, *Le monde corporel. De la constitution interactive du soi*, préface d'Alain Berthoz, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Être et devenir », 2010.

l'environnement. Les corps sont sensibles dès leur formation. Au cours de l'épigénèse anté et post-natale comme nous l'avons montré dans nos travaux sur l'histoire de l'étude des prématurés<sup>26</sup>, le corps vivant oriente sa culture en fonction des sollicitations environnementales. Cette plasticité spécialise dès le plus jeune âge les capacités perceptives de l'infans par une activation précoce dès que se révèlent des préférences sensorielles. Celles-ci favorisent des activations très précoces et très rapides de l'ordre de 100 à 120 ms dans la reconnaissance des émotions du visage<sup>27</sup>.

Le corps peut être objectivé par la conscience qui dédouble la relation sujet-objet : devenu un objet mesurable et objectivable par une expertise en troisième personne, les sciences du corps. La culture du corps vivant est le résultat de la spécialisation épigénétique du schéma corporel : la posture dépend à la fois du développement morphogénétique mais aussi des attitudes valorisées dans la culture physique et ses dispositions corporelles de genres. Tenir son corps repose sur l'habituel si incorporé que la posture exprime le style culturel de chacun : ainsi, le cavalier se tient si droit et de manière tonique indiquant immédiatement la qualité de la relation écologique de l'homme avec l'animal<sup>28</sup> ; ainsi, le geste de soin du corps s'inscrit, démontre Lei Wang, tant dans le contexte culturel des quatre beautés en Chine que dans l'incorporation depuis l'enfance de la construction du genre<sup>29</sup>. Le poids du corps<sup>30</sup> est l'expression de la culture d'appartenance qui transforme par l'alimentation, mais aussi les comportements, le

<sup>26</sup> Bernard Andrieu, « De la maturopathie à la neuropathologie développementale. La recherche sur les fœtus prématurés au laboratoire de recherches néonatales de la Clinique Baudelocque à Paris entre 1947 et 1967 », *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 57, n° 158, 2007, p. 157-173.

<sup>27</sup> Roland Jouvent, *Les rêveries du cerveau. Émotions et technologies*, Paris, Manucius, coll. « Modélisations des imaginaires », 2013, p. 20.

<sup>28</sup> Patrice Régner, « Devenir cavalier : une expérience d'apprentissage par corps. Essai de socio-anthropo-zoologie des pratiques et techniques équestres », thèse de doctorat en sociologie, tome 2, Université de Rennes 2, 2014.

<sup>29</sup> Lei Wang, « Les pratiques et les représentations des soins du corps en Chine », thèse de doctorat en sociologie, Université Paris-Descartes, 2014, p. 273.

<sup>30</sup> Didier Lauru et Annie Birraux, *Le poids du corps à l'adolescence*, Paris, Albin Michel, coll. « A. M. Psychologie », 2014.

corps vivant. L'enfermement du corps détenu en prison<sup>31</sup> produit des psychopathologies non seulement sur le corps vécu mais dans le corps vivant.

Ainsi aux techniques psychophysiologiques du corps de Marcel Mauss, les gestes, attitudes et postures expriment la singularité incorporée depuis l'enfance comme l'accent de la voix, le soin apporté régulièrement à telle partie de la peau ou encore la coupe de cheveux comme Gaëlle Lacaze le montre chez les Mongols<sup>32</sup>. Le corps vivant n'est pas réductible à ses morphotypes même si, au cours de son épigénèse, il subit les inductions neurales et que sa plasticité est conditionnée.

La technique du corps peut utiliser ces trois dimensions du corps vivant pour les exercer et les entraîner par une culture matérielle<sup>33</sup> dans le sens d'une acculturation. Mais la technique du corps peut aussi déconstruire la naturalité du corps vivant pour le dégenrer<sup>34</sup> ; pour le tatouer<sup>35</sup>, pour le dépigmenter<sup>36</sup> ou pour s'augmenter<sup>37</sup> par des technocorps<sup>38</sup>.

---

<sup>31</sup> Jérôme Englebert, *Psychopathologie de l'homme en situation. Le corps du détenu dans l'univers carcéral*, Paris, Hermann, 2014.

<sup>32</sup> Gaëlle Lacaze, *Le corps mongol. Techniques et conceptions nomades du corps*, Paris, L'harmattan, coll. « Connaissance des hommes », 2012.

<sup>33</sup> Marie-Pierre Julien et Jean-Pierre Warnier (dir.), *Approche de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet*, Paris, L'harmattan, coll. « Connaissance des hommes », 1999.

<sup>34</sup> Lucie Guyard et Aurélie Mardon Aurélie (dir.), *Le corps à l'épreuve du genre. Entre normes et pratiques*, Presses universitaires de Nancy, coll. « Épistémologie du corps », 2010.

<sup>35</sup> Valérie Rolle, *L'art de tatouer. La pratique d'un métier créatif*, op. cit.

<sup>36</sup> Céline Emeriau, *S'éclaircir pour faire peau neuve. Une pratique entre santé et identité*, Presses universitaires de Nancy-Éditions universitaires de Lorraine, 2012.

<sup>37</sup> Edouard Kleinpeter (dir.), *L'humain augmenté*, Paris, CNRS, coll. « Les essentiels d'Hermès », 2013.

<sup>38</sup> Brigitte Munier (dir.), *Technocorps. La sociologie du corps à l'épreuve des nouvelles technologies*, Paris, François Bourin, coll. « Penser le monde », 2014.

## Tableau

## Les différentes techniques du tatouage

Corps vivant	Épigenèse	Technique du corps	Environnement
Schéma corporel	Développement	Habitus	Éducation
Image du corps	Morphotype	Socioesthétique	Normes sociales
Produits du corps	Sang, lait, sperme, peau, sexe	Tatouage, dépigmentation	Radiation, pollution

**La peau écrite**

La trace de l'autre ne s'efface pas. L'image, même mentale, ne perd pas, comme l'affirmait Platon<sup>39</sup>, l'édifice immense du souvenir. Proust décrit un corps malade de sentiments sensoriels et sensuels<sup>40</sup>. Le deuil de la sensation imprimée sur notre *pillow book* est impossible. Depuis notre conception, les autres s'incorporent dans la chair de notre corps sans que nous puissions en être conscients. La mémoire de notre chair, les rêves suffiraient à le prouver, est peuplée de nos autres. Notre corps, l'expression est illusoire et alimente *le culte du moi*. Car qui pourrait nous garantir un moi-même ? La transparence de soi à soi est obscurcie des fantômes des autres. Sans doute notre chair parvient à s'identifier en identifiant et en reconnaissant les morceaux du puzzle subjectif. La langue est recomposée sans cesse, comme nos sensations, car les autres doivent pour s'imprimer en nous traverser le seuil phénoménologique de notre perception.

L'empreinte sensorielle traverse la perception extérieure sans pour autant changer de nature lors de sa conversion neurocognitive en image mentale. Le modèle du tatouage de la *Colonie pénitentiaire* pouvait consoler Kafka<sup>41</sup> d'une conformité de l'empreinte avec

<sup>39</sup> Platon, *La république*, Livre VIII.

<sup>40</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, 8 volumes, Paris, Le livre de poche, 1992-2009 [1913-1927].

<sup>41</sup> Franz Kafka, *La colonie pénitentiaire et autres récits*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972.

son modèle juridique : la normalisation des corps applique sur leur surface, et plus gravement dans leurs épaisseurs, des empreintes au fer rouge. Mais l'application croit imprimer dans la subjectivité l'objectivité en gravant le sens dans le signe corporel. La trace indique seulement la marque visible du contrôle social du droit ou de l'esthétique. En marquant le corps, sa peau et ses orifices, l'empreinte sociale veut imposer un code là où le sujet est projeté dans un vécu sensoriel plus intime. L'empreinte sociale voudrait nous définir d'un corps d'emprunt.

Pourtant l'empreinte sociale imprime d'abord une sensorialité vécue par le sujet, malgré l'assujettissement esthétique du regard social. Comment être sujet de la sensorialité vécue de nos empreintes corporelles ? L'empreinte atteint le vécu sensible du sujet dans les éléments de sa chair. Le toucher, plus que la vue qui soumet le corps d'emprunt au regard social, rend sensible les empreintes vécues qui forment des traces plutôt que des couches. L'inconvénient du modèle archéologique est de croire en une profondeur de l'intime dont la surface du corps serait l'apparence. La trace est une empreinte délébile dont la localisation neurocognitive est mobile *in vivo* car elle peut être rendue visible lors de sa mise en action. Sa latence et sa rémanence sensorielles trouvent dans les mémoires du corps les modes d'une conservation active. La mobilité et la recomposition incessantes des réseaux neuronaux décomposent l'empreinte initiale en éléments qui reforment de nouvelles images. Cette déformation imaginaire par notre activité mentale suppose que l'empreinte sensorielle ne correspond jamais entièrement à son vécu cognitif et affectif par le sujet.

Ce passage de l'empreinte à la trace nous rappelle combien la traversée du monde par notre corps le transforme. Le souvenir du monde n'est pas le monde. Le temps n'est pas retrouvé, seul l'espace est transporté dans la trace en raison de la matérialité de la forme sensible. Ce transport, qui assure à notre conscience la présence des absents, utilise la trace pour déplacer le passé dans le présent. Non qu'il faille attendre une concordance des temps et une adéquation, car la trace, à la différence de l'empreinte, résulte de l'incorporation sensorielle plutôt que de l'application.

Le mélange des traces, ce qui pourrait être la définition de notre chair, produit à la fois des constantes et des différences. La trace partage avec l’empreinte son caractère identitaire qui assure la permanence des formes, des visages, des goûts et des gestes. Mais la trace, à la différence de l’empreinte, n’efface jamais entièrement la présence des autres en nous<sup>42</sup>, sans nous les restituer à l’identique. Ce qui nous impressionne ne s’imprime pas en nous, mais entache notre perception du monde.

### **L’impossible détatouage de la chair**

De l’empreinte à la tache en passant par la trace, l’altérité du monde se modifie pour devenir une altération de notre identité. Sans aucune pureté originelle, ni blancheur vierge d’un corps sans empreinte, l’identité est altérée : notre chair est entachée des autres au point, lorsque la passion est si passive qu’elle en devient pathologique, que cette altération soit une aliénation. Cette distinction de degré entre soi-même et les autres rend inutile le sentiment de propriété, même si nous avons le sentiment d’exister par nous-mêmes. La tache rend notre chair moirée, si bien que l’origine de l’empreinte est perdue.

Le plaisir de s’écrire sur la peau, le corps écrit, veut dire ici à la fois que le sujet utilise sa peau comme écritoire et le corps s’écrit lui-même en s’inscrivant sur sa propre matière. Il y a là un refus du langage naturel du corps. La forme, la surface et la morphologie sont perçues comme des limites naturelles qui définissent une identité reçue et héréditaire. Il paraît impossible d’avoir un corps à soi sans une transformation matérialiste par un sujet qui agit volontairement et intentionnellement sur son propre corps. La langue subjective doit remplacer le langage naturel du corps.

Le dessin imprimé par le tatouage doit modifier l’image du corps. Car la variation chromatique, la géométrisation des lignes et le type de formes sont si incorporés par l’impression et par la nouvelle image du corps visible que le sujet a réellement l’impression

<sup>42</sup> Philippe Pons, *Le corps tatoué au Japon. Estampes sur la peau*, Paris, Gallimard, coll. « Livres d’art », 2018, p. 80.

de changer de corps. Le tatouage est un vécu corporel et mental car son caractère le définit moins comme une carapace pour une armure que comme une extériorisation de l'image mentale du corps et une intériorisation de la modification esthétique de la peau. Le tatouage fait corps car il recouvre la peau naturelle par une peau sémantique, par ce que David le Breton a désigné comme une auto-chirurgie du sens<sup>43</sup>.

Pour être bien dans sa peau, le sujet doit s'incarner par l'inscription sémantique : le sens doit se matérialiser là où l'esthétique de la décoration se cantonne à une division de l'être et de l'apparence. Le corps n'est pas fini par le simple développement naturel. Il conviendrait d'achever un corps indéfini par une surcharge signifiante comme si la nature héréditaire était a-signifiante et neutre. Le tatouage doit démarquer la peau des marques naturelles mais aussi stigmatisantes par le pouvoir normatif du corps social. Les marques corporelles sont le contraire des stigmates<sup>44</sup> par le choix intentionnel du sujet.

La *gestalt theorie* est ici reprise en appliquant la structure géométrique de la perception à la forme même des tatouages : l'application du tatouage renouvelle la perception de soi, l'image donnée aux autres, l'inscription de modèles sur le corps lui-même modifie la posture et la gestualité du sujet. La pose corporelle devant le photographe<sup>45</sup> fait apparaître le portrait de l'autre corps, sans référence désormais pour le spectateur, aux vécus du corps antérieur au tatouage. Ainsi, le changement de peau s'effectue par la peau incarnée elle-même, la seconde peau remplace la première.

---

<sup>43</sup> David Le Breton, *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Anne-Marie Métaillé, coll. « Traversées », 2013.

<sup>44</sup> Stéphane Héas et Christophe Dargère, *Les porteurs de stigmates. Entre expériences intimes, contraintes institutionnelles et expressions collectives*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des hauts et débats », 2014.

<sup>45</sup> Julien Lachaussée, *Alive: Tattoo Portraits*, Paris, Eyrolles, 2011.

## La tentation de s'effacer

Par l'incorporation du tatouage, la peau est pour Maurice Merleau-Ponty une surface esthésiologique<sup>46</sup>. La peau est perméable, elle assure l'incorporation des sensations. Elle est un lieu de passage. Il y a des degrés de sensations qui posent le problème du sensoriel de notre corps. Subjectivement, ces seuils sont extrêmement variables : la douleur n'est pas quelque chose d'objectif. Elle dépend de notre attention à nous-mêmes, du discours que nous tenons sur notre propre corps. Une sensation est psycho-physiologique. Ainsi le détatouage, par ses techniques de désinscription, enlève un morceau de peau symboliquement et vient effacer l'épiderme et dissoudre les encres dans la peau. Mais enlève-t-il le temps, cette mémoire subjective de la peau, qui convoque encore le souvenir ancien, ce moment du premier traçage sur ce qui était encore une peau vierge. Le caractère indélébile restait jusqu'aux techniques de détatouage la garantie d'une linéarité du temps. Laisser une trace du temps sur sa peau est une tentation.

*L'exocoloration* appose au contraire une couleur sur le corps de manière éphémère ; le *body-painting*, depuis Yves Klein et ces anthropochromies, colore toute la surface de la peau en essayant d'y dessiner comme avec le henné des symboles culturels. La *décoration* tribale reste une pratique culturelle qui utilise la surface sociale du corps pour désigner les rôles sociaux à travers les signes, les traits et les formes colorant la peau. *L'endocoloration* du tatouage grave plutôt sous la peau l'encre des écritures subjectives, amour, déception, rites de passage, signifiant identitaire : en fictionnant par le trait, le sujet se dessine en se libérant de la peau naturellement produite de l'union des parents afin de se singulariser. Du maquillage au tatouage, de ce qui s'efface à ce qui s'inscrit le sujet se raconte de manière rituelle, provisoire ou définitive.

<sup>46</sup> Bernard Andrieu et Petrucia Da Nóbrega, *Au travers le vivant. Dans l'esthétique, l'émersologie*, Paris, L'harmattan, coll. « Mouvements des savoirs », 2017.

## La peau à soi

Le moi-peau est le sentiment du moi lié au vécu de la peau, à la délimitation du moi et des autres. Est-ce que la peau est une monade (une bulle suffisante qui me protège de l'environnement). La peau-à-soi est l'expression d'une identité. La peau permet l'identification. La peau est aussi fantasmatique : fantasmes tournant autour de la peau tels que le démembrement, le refus de vieillir, le fantasme de l'éternelle jeunesse.

Si je ne parviens pas à écrire ce texte c'est, sans doute, parce que je mélange ma biographie d'écrivain et ma biographie d'homme. Mais comment les séparer ? Comment dire ce qui, jusque dans mes gestes les plus quotidiens, relèverait soit de l'une soit de l'autre ? Si je bois trop ou si je touche ou rêve de toucher un corps, n'est-ce pas avec cela que j'écris ? Ce qui m'affecte dans ma vie privée n'est-il pas – presque aussitôt – déplacé et comme broyé et transformé par le désir d'écrire ? *J'écris avec moi.*<sup>47</sup>

Mathieu Bénézet ne parvient pas, comme avec le tatouage, à distinguer dans le texte de son corps ce qui proviendrait du corps vivant de ce qui relèverait de la conscience qu'il en produirait dans le corps vécu.

Est-ce le corps qui s'écrit dans le tatouage ou la conscience de ce corps ? Ce que la conscience comprend de son corps correspond-il à ce que le corps autorise (au sens d'auteur) des significations à travers les symptômes ? Le corps qui s'écrit suppose que le corps produirait le texte en nous, la main consciente incarnerait ce qui émerge de notre chair. Toute la difficulté de la réincarnation du corps dans le récit est de maintenir un modèle dualiste dans lequel le corps fournirait la matière phénoménologique dont la conscience serait le transcripteur.

Le corps que nous écrivons reste toujours à la surface de la peau sans « observation du monde intérieur<sup>48</sup> » en dehors d'une psychologie de l'écrivain ou d'une idiosyncrasie de l'œuvre. La

<sup>47</sup> Mathieu Bénézet, *Ceci est mon corps*, Paris, Flammarion, 1979, p. 23.

<sup>48</sup> Franz Kafka, *Journal*, Paris, Livre de poche, 1982, p. 12.

scarification<sup>49</sup> sur sa peau d'adolescent est un mode de signification à même le corps vivant. Attendre de l'écriture une connaissance de son corps, c'est maintenir l'incarnation dans la logique phénoménologique de la manifestation et dans l'interprétation psychologique.

L'écriture du corps vécu présente l'avantage de contenir le vivant dans une série de métaphores et de figures, dans les motifs du tatouage, qui déplace l'intensité. Restituer l'émotion en la déplaçant dans le tatouage donne un récit, un dégagement de l'émotion immédiate tout en la restituant. Le récit du corps vécu se détourne de sa source, le corps vivant pour mieux l'exprimer de ce détour même. Le réalisme du dessin, même cru, reste une parade et, au mieux, une image forte qui nous impressionne en faisant passer la lecture des peaux dans la réalité évoquée.

L'écriture automatique de Breton, les paradis artificiels de Baudelaire, « La conscience devenue cerveau même » d'Allen Ginsberg sous cocaïne à New York<sup>50</sup> ou la mort propagande d'Hervé Guibert... témoignent des effets du corps vivant sur le texte : « Mon corps, soit sous l'effet de la jouissance, soit sous l'effet de la douleur, est mis dans un état de théâtralité, de paroxysme, qu'il me plairait de reproduire, de quelque façon que ce soit : photo, film, bande-son<sup>51</sup> ». La déformation survenue dans la conscience par l'hystérisation du corps vivant devrait laisser le corps convulsé s'exprimer directement : Guibert recommence de mettre en marche une retranscription en plaçant un micro à l'intérieur des orifices, bouche, gorges, fentes, bites, cul afin d'enregistrer « l'excès inverse de la jouissance<sup>52</sup> ».

<sup>49</sup> Catherine Rioult, *Ados : scarifications et guérison par l'écriture*, Paris, Odile Jacob, coll. « Psychologie », 2013, p. 67.

<sup>50</sup> Allen Ginsberg, *Journal 1952-1962*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Titres », Titre 162, p. 265, 2012 [1977].

<sup>51</sup> Hervé Guibert, *La mort propagande*, Paris, Gallimard, coll. « L'arbalète », 2009, p. 7.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 8.

## Techniques de détatouage

La nouvelle dermatologie<sup>53</sup> s'est emparée, contre les salons traditionnels de tatouages, des nouvelles techniques de détatouage par l'introduction dans la peau d'éléments chimiques qui peuvent se révéler dangereux pour la santé. Plusieurs techniques existent : le traitement au laser, la dermabrasion, peelings chimiques et excision chirurgicale. Par une brosse rotative ou un laser la dermabrasion consiste à enlever la couche superficielle de l'épiderme pour retrouver ce qui aurait été la peau d'origine. Mais l'expérience sensorielle qui devrait adoucir la peau se révèle des couches différentes par le creusement de l'épiderme. Enlever un tatouage laisse un creux non seulement physique mais aussi un trou dans l'histoire.

Parce que les tatouages sont notre histoire, rappelle Héloïse Guay de Bellisen : « L'un comme l'autre proviennent d'une histoire qui nous marque assez pour qu'on l'envisage de façon éternelle, encrée, sans issue. Se tatouer c'est aussi profond, même lorsque cela devient une erreur de jeunesse, que d'entamer l'écriture d'un livre. Les deux sont intimes, c'est à l'intérieur et ça doit se terminer au dehors<sup>54</sup> ». La vérité du tatouage peut ainsi devenir une erreur de jeunesse, l'inscription définitive qui était un signe d'éternisation de la trace, devenir un simple dessin provisoire d'une identité qui continue de se construire.

Le tatouage n'était pas seulement un recouvrement de la peau mais une nouvelle couche sensible : le dessin se révèle ainsi, avec le détatouage, une couche esthétique qui est aussi esthésiologique par la sensibilité qu'elle procure. Car même si le dessin est imprimé dans la peau, sa forme et son relief sont investis psychiquement<sup>55</sup> comme une peau, au sens d'un moi-peau. Mais le sujet utilise le tatouage comme une surface, une technique de

<sup>53</sup> Syrus Karsai *et al.*, « Tattoorentfernung mit Laser: Gibt es bereits Pikosekundenlaser? », *Journal of the German Society of dermatology*, vol. 16, n° 4, 2018, p. 467-469, [https://doi.org/10.1111/ddg.13467\\_g](https://doi.org/10.1111/ddg.13467_g).

<sup>54</sup> Héloïse Guay de Bellisen, *Parce que les tatouages sont notre histoire*, Paris, Robert Laffont, 2019, p. 11.

<sup>55</sup> Catherine Rioult, « Le tatouage : un certain regard sur le corps », *Journal français de psychiatrie*, n° 24, 2006, p. 40-44.

résistance, pour « refaire surface » : « Par cet acte alloplastique qu'est le tatouage, la peau devient l'objet d'un réinvestissement à la fois matériel et symbolique. Par lui, le sujet endigue le trop plein de souffrance, se répare, se ré-enracine, se ré-institue, se ré-origine. Ainsi, le tatouage crée une peau de résistance qui fait face et permet au sujet de refaire surface au sens propre comme au sens figuré<sup>56</sup> ».

Par le laser<sup>57</sup>, parfois associé à une méthode acoustique<sup>58</sup>, une décomposition des pigments organiques<sup>59</sup> s'opère lors de l'élimination des tatouages. Donc même effacé, le tatouage produit une mutation physique<sup>60</sup>. Il existe un risque, même s'il y a des succès<sup>61</sup>, de clivage des pigments organiques en substances toxiques ou cancérogènes telles que l'acide cyanhydrique et le benzène. Ainsi c'est moins un effacement du tatouage qu'une diffusion de ces couleurs cette fois dans le corps lui-même et non plus contenu par la surface de la peau<sup>62</sup>.

Qui va être habilité à utiliser ces techniques invasives et autres interventions sur la peau ? En Basse Saxe la question de la maîtrise de la technique du laser par un médecin ou au contraire par un

<sup>56</sup> Emma Viguier, « Corps-dissident, corps-défendant. Le tatouage, une "peau de résistance" », *Amnis*, 2010, n° 9, p. 5, <https://journals.openedition.org/amnis/350>.

<sup>57</sup> <https://www.plasticsurgery.org/cosmetic-procedures/tattoo-removal>

<sup>58</sup> Rayman Vangipuram, Sélina S. Hamill et Paul M. Friedman, « Accelerated Tattoo Removal with Acoustic Shock Wave Therapy in Conjunction with a Picosecond Laser », *Lasers in Surgery and Medicine*, vol. 50, n° 9, 2018, p. 890-892.

<sup>59</sup> Hal Bret Willardson *et al.*, « Diffuse Urticarial Reaction Associated with Titanium Dioxide Following Laser Tattoo Removal Treatments », *Photomedicine and Laser Surgery*, vol. 35, n° 3, 2017, p. 176-180.

<sup>60</sup> Tong Lin *et al.*, « Comparison of a Single Treatment with Q-Switched Ruby Laser and Q-Switched Nd:YAG Laser in Removing Black-Blue Chinese Tattoos », *Journal of Cosmetic and Laser Therapy*, vol. 11, n° 4, 2009, p. 236-239.

<sup>61</sup> Hana Jeon et Roy G. Geronemus, « Successful Treatment of a Traumatic Tattoo in a Pediatric Patient Using a 755-nm Picosecond Laser », *Pediatric Dermatology*, vol. 35, n° 6, 2018, p. 430-431, doi: 10.1111/pde.13668.

<sup>62</sup> Nikolaus, Seeber, « Tätowierungsentfernung », dans Gerd Kautz (dir.), *Energie für die Haut, Wirkungen Und Nebenwirkungen Von Lasern, Blitzlampen Und Weiteren Energieträgern*, Berlin, Springer, 2018, p. 303-312.

studio privé, spécialisé dans le tatouage/détatouage est au centre de l'autorisation d'exercer :

« Chaque jour, nous parlons d'une pénurie de spécialistes et nous assignons aux médecins une tâche qui n'est pas un traitement de santé », a déclaré la ministre des Affaires sociales, Carola Reimann. Elle avait donc proposé un compromis. Les prestataires privés doivent prouver qu'ils maîtrisent le travail au laser. Avec un certificat de compétence, ils devraient alors continuer leur travail. Toutefois, le Conseil fédéral n'a suivi ni le ministère des Affaires sociales de Basse-Saxe ni le gouvernement fédéral. Il voulait que seuls les spécialistes soient admis. Vendredi, le Conseil fédéral a comblé cette lacune : à la fin de 2020, seuls les médecins agréés étaient autorisés à utiliser des lasers et des lampes à haute énergie, à condition de posséder les connaissances spécialisées nécessaires. Pour la plupart des studios de tatouage, cette décision est une nuisance. La ministre des Affaires sociales de Basse-Saxe, Carola Reimann (SPD), avait donc fait campagne par avance pour un compromis.<sup>63</sup>

### Les risques du détatouage<sup>64</sup>

Les risques sont évalués désormais à travers les études cliniques<sup>65</sup> notamment sur les réactions cutanées immédiates à l'utilisation du laser. Un inventaire a été fait par le *National Health Service*.

D'une part l'état de la peau ne revient pas à son état avant le tatouage :

La peau peut être rouge avec une éruption cutanée en relief pendant un court instant... Votre peau serait également plus sensible au soleil. Vous devez donc éviter l'exposition au soleil et les lits de bronzage au moins

<sup>63</sup> von Lea Eichhorn, « Tattoos: Kompromiss aus Niedersachsen gescheitert », *Norddeutscher Rundfunk*, 2018. Notre traduction, <https://www.ndr.de/nachrichten/niedersachsen/Tattoos-Kompromiss-aus-Niedersachsen-gescheitert,tattoo1198.html>. Notre traduction.

<sup>64</sup> Nous utilisons ici les consignes suite aux évaluations faites par le NHS *National Health Service* de Grande Bretagne.

<sup>65</sup> Roland W. England, Paula Vogel et Larry Hagan, « Immediate Cutaneous Hypersensitivity after Treatment of Tattoo with Nd:YAG Laser: A Case Report and Review of the Literature », *Annals of Allergy, Asthma & Immunology*, vol. 89, n° 2, 2002, p. 215-217. Farid Stephan, Roy R. Moutran et Roland Tomb, « Réaction d'hypersensibilité avec angio-œdème après détatouage par le laser Nd:YAG », *Annales de dermatologie et de vénéréologie*, vol. 137, n° 6 et 7, 2010, p. 480-481.

une semaine après, et utiliser un écran solaire. À mesure que les séances de traitement progressent, la peau peut saigner légèrement avant de gratter pendant environ une semaine<sup>66</sup>.

La fragilité de la peau détatouée est plus grande au point que des gels de protection et de renouvellement cellulaire, notamment en cas de formation de cloques<sup>67</sup> ou de croûtes, sont prescrits pour réparer la peau.

D'autre part la cicatrisation doit être préservée pour laisser la peau repousser dessous : « Vous devriez également éviter : d'utiliser du savon ou des produits parfumés sur la zone pendant les 48 premières heures ; des activités pénibles pendant quelques jours ; la natation et les saunas jusqu'à ce que la croûte soit tombée (car cela pourrait ralentir le processus de guérison)<sup>68</sup> ». Trois patients sur 100 développent une cicatrice qui restera comme une trace ineffaçable, comme si le passé de la peau se poursuivait encore malgré le désir de l'effacer.

Enfin la couleur de la peau ne revient pas à sa pigmentation initiale. Il y a « un léger risque que votre peau devienne temporairement plus foncée ou plus pâle ». Mais la dissolution des couleurs pose le plus de problème : « certaines couleurs ne s'estompent pas complètement – l'encre jaune, verte et violette nécessite plus d'énergie (plus de sessions) pour s'estomper que le noir, le bleu et le rouge ».

### **Le regret vivace**

À la différence de la peau surface, la peau profondeur pose immédiatement la question de la généalogie de l'être individuel : comment a-t-il été constitué, quel est ce moi-peau qui l'enveloppe pour reprendre le concept princeps de Didier Anzieu, comment rendre compte par l'art de l'intérieur de la peau ? La profondeur n'est pas simplement une figure topologique par laquelle il suffirait de retourner sa peau comme, pour le gant, la

<sup>66</sup> <https://www.nhs.uk/conditions/cosmetic-procedures/tattoo-removal/>

<sup>67</sup> Elika Hoss et al., « Eruptive Keratoacanthomas in a Red Tattoo After Treatment with a 532-nm Picosecond Laser », *Dermatologic Surgery*, 25 mars 2019, doi: 10.1097/DSS.0000000000001942.

<sup>68</sup> <https://www.nhs.uk/conditions/cosmetic-procedures/tattoo-removal/>

retrouver dans son envers. L'envers de l'endroit ne fonctionne pas comme l'opposition de la profondeur et de la surface de la peau car la profondeur renvoie au mode de constitution de la peau soit par l'action des cinq sens<sup>69</sup>, soit par l'interaction de la chair au monde<sup>70</sup>. *Des designers et architectes* comme Greg Lynn, Petra Blaisse, Morphosis, Ross Lovegrove, Marcel Wander, Alba d'Urnano étudient la transformation de la peau, le réaménagement digital de l'image du corps, la fabrication de nouvelle structure *topeau-logique* comme dans l'*architectureskin*<sup>71</sup>.

Ma peau restera-t-elle toujours celle de notre naissance, ce lien avec l'origine perdue, dont le nombril reste l'ombilic coupé ? Lien identitaire ma peau se transforme au-delà de la désormais traditionnelle marque du tatouage et du piercing. La mise en-je de soi est désormais biotechnologique par la possibilité de matérialiser sur sa peau. Le désir de jouvence n'est plus seulement le moyen d'exister. Ma peau devient celle des médecins esthétiques, des biocyberniciens, des nanotechniciens et autres cloneurs. L'appropriation de ses nouveaux matériaux dans ma peau ne suffit pas pour en finir avec la question de l'acceptation de soi-même, la confrontation au vieillissement et sans doute à la mort. Demain ma peau sera nouvelle, innovante et juvénile au risque de perdre le sens des générations, de s'en remettre à des techniques non maîtrisées, et de se transformer indéfiniment. Cette addiction narcissique ne s'épuisera pas et chacun et chacune se fera sa peau, à son image. Mais est-ce mon image ou celle reflétée dans les normes esthétiques et fonctionnelles de la belle peau ?

Les enquêtes menées par les psychologues ont démontré les raisons et motifs du détatouage.

Nous avons étudié l'impact psychologique, social et financier des tatouages sur la vie des patients demandant le retrait au laser. Soixante-huit patients âgés de 36 ans en moyenne ont participé. Vingt-sept (40 %) avaient un tatouage, alors que huit (12 %) en possédaient 10

<sup>69</sup> Michel Serres, *Les cinq sens. Philosophie des corps mêlés*, Paris, Grasset, 1985.

<sup>70</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1964.

<sup>71</sup> <https://www.pinterest.fr/bouquetesther/second-peau-architecturale-architectural-skin/>

ou plus ; 54 % avaient un tatouage amateur. Seulement 18 % avaient reçu une explication de la procédure ou des effets secondaires. L'âge moyen à l'application du premier tatouage était de 16 ans ; 48 (71 %) ont été tatoués en dessous de l'âge limite légal de 18 ans. La plupart des tatouages ont été appliqués pour des raisons de mode. La durée médiane du regret était de 14 ans avant la demande de détatouage. Les principales raisons de détatouage étaient l'amélioration de l'estime de soi et des raisons sociales, domestiques et familiales. Chez les patients en attente de retrait, la plupart des tatouages sont appliqués de manière impulsive et peu coûteuse chez les jeunes. Ils sont souvent regrettés pendant des décennies et créent un lourd fardeau psychologique, social et financier.<sup>72</sup>

Ainsi être à vif après le détatouage c'est ressentir son vivant avec le regret<sup>73</sup> de s'être fait tatouer alors que les motifs premiers ont disparu avec le temps. Si faire trace avec son tatouage<sup>74</sup> est bien lié à la construction de l'histoire personnelle, le détatouage pourrait être compris comme une désaffiliation avec un passé devenu trop lourd à porter imprimé sur sa peau. Le remord<sup>75</sup> est à la fois exprimé au moment du détatouage mais aussi dans une conscience du temps physique et psychique. Car le détatouage n'est pas un simple effacement physique car suffirait-il d'effacer la trace du passé pour ne plus y penser ?

### Être à vif

Sans parvenir à le contenir dans la perception habituelle de notre corps vécu et tatoué, l'ancien tatouage reste dans la mémoire de la peau. Ce qui est à vif vient excéder notre représentation par le trouble procuré par l'effacement. Le vif est ce vivant contre lequel

<sup>72</sup> Sandeep Varma et Sean W. Lanigan, « Reasons for Requesting Laser Removal of Unwanted Tattoos », *British Journal of Dermatology*, vol. 140, n° 3, 1999, p. 483-485.

<sup>73</sup> Nicolas Kluger, Laurent Misery, Sophie Seité et Charles Taieb, « Regrets after Tattooing and Tattoo Removal in the General Population of France », *Journal of the European Academy of Dermatology and Venereology*, vol. 33, n° 4, 2019, p. 157-159.

<sup>74</sup> David Le Breton, *op. cit.*

<sup>75</sup> Maya Bucher, Alexandra Miles et Jean-Luc Lévy, « Détatouage au laser : le remord dans la peau », *Praxis*, vol. 107, n° 3, p. 153-157, doi: 10.1024/1661-8157/a002882.

nous ne pourrions rien, ni par la volonté ni par la liberté. Cette intensité du vivant met à vif le désir d'une nouvelle créativité, souvent un nouveau tatouage. Être vif ce n'est pas seulement être rapide à réagir soit de manière physique en décidant de l'effacement soit de manière caractérielle sous l'effet de la colère ou de l'autodéfense. La vivacité du corps et de l'esprit est une qualité intrinsèque du corps vivant. En s'écologisant spontanément, le vivant de notre corps anticipe ses réponses avant même que nous en soyons conscients. L'être vif n'est pas un mouvement conscient mais une adaptation écologique au milieu afin de se rendre le plus vivant et vivable possible.

Contenir sa vivacité c'est faire preuve de contenance, de retenue. Selon Norbert Elias l'éducation corporelle vise à contenir cette vivacité en un contrôle de l'action corporelle. Rester dans la norme du comportement attendu repose sur le respect des degrés de civilités et des convenances. Entre vivacité et civilité, le corps vivant doit se retenir d'agir sans considération des autres et parvenir au tact pour obtenir un consentement explicite : « quand on se trouve en bonne société, on ne plonge jamais les deux mains à la fois dans un plat [...] C'est ce geste qui permet de distinguer les couches supérieures des couches inférieures<sup>76</sup> ».

Perdre le contrôle de son vivant le libère, comme dans le détatouage, dans une activité qui peut aller jusqu'à se retourner contre nous. En remettant en cause notre viabilité, la vitalité du vivant cherche de nouvelles formes pour se développer avec ou sans nous. Le moi est reconfigurée et doit s'adapter à l'envahissement interne de son vivant dont la mutabilité est dynamique. Cette transformation interne est aussi une modification de l'intimité. De nouveaux potentiels mettent en cause l'unité et le centre de la personne hors de toute gouvernance et contrôle par la volonté.

La matière de notre corps vivant ne cesse de se modifier notamment par la diffusion des couleurs dans le corps. Sous l'apparence de la forme qui paraît rester la même, notre matière

<sup>76</sup> Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 [1939], p. 97.

vivante est modifiée par les effets de l'environnement, par l'action des autres. Faire preuve de vivacité est cette énergie créatrice, dont Bergson soulignait déjà sa puissance, qui pulse en nous sans jamais se satisfaire. Réagir avec vivacité, ne pas se laisser faire, avoir du caractère, la vivacité se distingue de la viralité par son caractère non colonisateur, elle répond à l'invasion. La vivacité d'esprit n'est pas la vitesse mais la production rapide de solutions adaptées à l'action *in situ*. La vivacité est une sensation d'activité du vivant qui nous porte sans difficulté vers l'action immédiate. À la différence d'être à vif qui produit une réponse irréfléchie mais si rapide, la vivacité se manifeste par l'émotion qui fait bouger le corps en le vivant.

La vivacité, à la différence de la vitalité, cherche une nouvelle forme de vie<sup>77</sup>. La forme de vie n'est pas seulement la manière de vivre, l'habitus, mais la forme que le vivant prend pour se rendre vivable. Le mode d'emploi de la vie par le vivant lui-même ne correspond pas toujours à la perception vécue par le sujet humain. Ainsi la vivacité du vivant est ce moment d'émergence de sa nouvelle forme qui prend vie nous obligeant à penser ensemble la vie « comme biologie et la vie comme biographie<sup>78</sup> ». Comme processus d'auto-organisation, ce que Varela désigne avec Maturana comme une énaction poïétique<sup>79</sup>, la vivacité pourrait être réduite dans une interprétation vitaliste à une finalité interne dont la forme ne serait que la réalisation d'une puissance en acte (au sens d'Aristote).

### Une dismose mutante

Le corps doit pouvoir produire au cours du détatouage sa malléabilité par son écologisation ou laisser mourir son vivant s'il ne parvient plus à apporter une réponse adaptée aux changements. Cette modification extérieure est aussi une adaptation intime et

<sup>77</sup> Didier Fassin, *La vie. Mode d'emploi critique*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2018, p. 12.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>79</sup> Humberto R. Maturana et Francisco J. Varela, *Autopoiesis and Cognition. The Realization of the Living*, préface de Sir Stafford Beer, Dordrecht / Boston, Reidel, 1980 [1972].

interne. La vivacité est aussi en fonction de la plasticité. L'excès de vivacité est un moyen de sur-réagir parfois jusqu'à l'agressivité pour s'adapter au mieux à la situation à risque. La vivacité suppose que le vivant est actif par la représentation construite par la conscience sur la base de son vécu. L'écologisation produit cette mutabilité du vivant en activant en lui ses possibilités ou impossibilités à produire de nouvelles normes d'adaptation. L'émergence de nouvelles formes du vivant involontarise le vécu en le submergeant d'informations nouvelles et d'une anticipation régulatrice des nouvelles formes.

La dismose n'est pas un simple désordre intérieur ou social. C'est le moment de passage d'un ordre ancien à un ordre nouveau dans l'organisation des vivants dont la peau détachée et retachée est le martyr et le témoin. Comme la mutation adaptative qui vient diminuer les formes archaïques, la dismose impose par sa violence la destruction des formes anciennes en agissant sur et dans la matière même. Comme vivant parmi les vivants notre corps est poreux, fragile, perméable sans enveloppe suffisante pour le maintenir en équilibre avec des environnements toujours dynamiques. La dismose produit une recombinaison ontologique par l'écologisation du vivant qui doit redéfinir son être comme processus.

Comme la mort cellulaire qui vient inexorablement porter à la limite du viable l'organisation du vivant, la dismose vient s'imposer dans l'identité au point de l'entamer progressivement mais sûrement. La recherche d'un équilibre homéostatique pour obtenir une satisfaction se produit dans une vivacité symbiotique. Il conviendrait ici de retrouver ce que nous avons vécu dans la relation précoce avec la mère, là où « le partenaire symbiotique n'est plus interchangeable<sup>80</sup> ».

Au-delà d'un certain point « l'organisme immature ne peut pas réaliser de lui-même l'homéostasie<sup>81</sup> ». Cette « détresse organismique », ce que nous appelons ici la dismose, nous fait

---

<sup>80</sup> Margaret Mahler, *Psychose infantile. Symbiose humaine et individuation*, Paris, Payot, 1990 [1968], p. 24.

<sup>81</sup> *Ibid.*

rechercher un objet qui corresponde, à n'importe quel prix pour l'autre, à « nos traces mnésiques de plaisir de gratification liée à la mémoire de la gestalt perceptive des soins maternels<sup>82</sup> ». La recherche de cette « symbiose humaine optimale<sup>83</sup> » transforme la vivacité en une expérience fusionnelle par laquelle le sujet entre l'oscillation de son attention entre ses sensations internes et les sollicitations libidinales symbiotiques<sup>84</sup> ».

### **Conclusion : Une nouvelle cartographie des re-tatouages**

Le tatouage est une épreuve, mais le détatouage aussi. Plus un athlète est marqué, plus il montre à tout le monde qu'il est capable d'endurer de la souffrance et donc qu'il supportera sans problème les efforts les plus exigeants. L'emplacement des tatouages compte aussi dans la mesure où l'on sait bien que certaines parties sont plus sensibles que d'autres, notamment, lors du détatouage, comme le visage. C'est d'ailleurs l'autre grande observation qu'on peut faire sur ces corps tatoués, en dehors du fait qu'ils sont de plus en plus nombreux. Toutes les parties du corps sont désormais concernées. Certains, comme l'ex-boxeur Mike Tyson, se font tatouer le visage, pour d'autres, comme le gardien de but Jérémie Janot, c'est le crâne. On pense aussi au requin qu'Alain Bernard s'est fait tatouer sur le bas-ventre, ou à la salamandre de Laure Manaudou.

Le cou est l'endroit le plus visible du corps après la tête. On le tatoue quand on a l'impression que le visage ne suffit plus pour marquer sa différence. La croix ailée dans le cou de Beckham le rend ainsi reconnaissable même de dos. Pour Amaury Leveaux, c'est plus limpide encore. Il s'est fait tatouer son nom comme une sorte de collier qui s'oppose symboliquement à ceux qui voudraient le tenir en laisse. Chaque tatouage raconte ainsi une histoire. Au début, cela ressemble à un défi sensoriel et esthétique. Puis il arrive que les tatouages s'ajoutent les uns aux autres au point de couvrir tout le corps, comme l'homme tatoué<sup>85</sup>

<sup>82</sup> *Ibid.*

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>85</sup> <http://pascaltourain.free.fr/>

Pascal Tourain, ce que l'on peut interpréter aussi comme un signe total de protection face aux autres qui, de ce fait, ne pourront plus rien y écrire.

Cette cartographie renouvelée du tatouage et du détatouage définit une peau visible (détatouée) et une peau invisible (anciennement tatouée). L'emplacement désormais épuré paraît furtif et vivace depuis l'intimité.

## Bibliographie

- Andrieu, Bernard, « De la maturopathie à la neuropathologie développementale. La recherche sur les fœtus prématurés au laboratoire de recherches néonatales de la Clinique Baudelocque à Paris entre 1947 et 1967 », *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 57, n° 158, 2007, p. 157-173.
- Andrieu, Bernard, *Le monde corporel. De la constitution interactive du soi*, préface d'Alain Berthoz, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Être et devenir », 2010.
- Andrieu, Bernard, *Rester beau*, Neuilly-lès-Dijon, Le murmure, coll. « Borderline », 2017.
- Andrieu, Bernard, *Toucher. Se soigner par le corps*, préface de David Le Breton, Paris, Les belles lettres, coll. « Médecine & sciences humaines », 2008.
- Andrieu, Bernard, « Vétérans amputés. Se déshandicaper par la capacité sportive », dans Denisa Butnaru et David Le Breton (dir.), *Corps abîmés*, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie au coin de la rue », 2013, p. 141-152.
- Andrieu, Bernard et Petrucia da Nóbrega, *Au travers le vivant. Dans l'esthétique, l'émersiologie*, Paris, L'harmattan, coll. « Mouvements des savoirs », 2017.
- Bénézet, Mathieu, *Ceci est mon corps*, Paris, Flammarion, 1979.
- Bucher, Maya, Alexandra Miles et Jean-Luc Lévy, « Déstatouage au laser : le remord dans la peau », *Praxis*, vol. 107, n° 3, p. 153-157, doi: 10.1024/1661-8157/a002882.

- Colinon, Marie-Christine, *Tatouages, piercings... Modifier son corps, pourquoi ?*, Paris, De la martinjère jeunesse, coll. « Hydrogène », 2009.
- Damasio, Alain, *Les furtifs*, Clamart, La Volte, coll. « Imaginaire », 2019.
- Dufour, Pierre, *L'expérience handie*, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Handicap Vieillissent Société », 2013.
- Eichhorn, von Lea, « Tattoos: Kompromiss aus Niedersachsen gescheitert », *Norddeutscher Rundfunk*, 2018, <https://www.ndr.de/nachrichten/niedersachsen/Tattoos-Kompromiss-aus-Niedersachsen-gescheitert,tattoo1198.html>.
- Elias, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 [1939].
- Emeriau, Cécile, *S'éclaircir pour faire peau neuve. Une pratique entre santé et identité*, Presses universitaires de Nancy-Éditions universitaires de Lorraine, 2012.
- England, Roland W., Paula Vogel et Larry Hagan, « Immediate Cutaneous Hypersensitivity after Treatment of Tattoo with Nd:YAG Laser: A Case Report and Review of the Literature », *Annals of Allergy, Asthma & Immunology*, vol. 89, n° 2, 2002, p. 215-217.
- Englebert, Jérôme, *Psychopathologie de l'homme en situation. Le corps du détenu dans l'univers carcéral*, Paris, Hermann, 2014.
- Fassin, Didier et Dominique Memmi (dir.), *Le gouvernement des corps*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, coll. « Cas de figure », 2004.
- Fassin, Didier, *La vie. Mode d'emploi critique*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2018.
- Fusade, Thierry, « Techniques de détatouage », *Annales de dermatologie et de vénéréologie*, vol. 130, n° 12, 2003, p. 1164-1169.
- Gélard, Marie-Luce, *Corps sensibles. Usages et langages des sens*, Presses universitaires de Nancy-Éditions Universitaires de Lorraine, coll. « Épistémologie du corps », 2013.
- Ginsberg, Allen, *Journal 1952-1962*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Titres », Titre 162, 2012 [1977].
- Girardin-Gantier, Odile, *D'autres limites à la prison. Comment l'Art-thérapie peut aider à supporter le monde carcéral*, Paris, L'harmattan, coll. « Mouvement des Savoirs », 2018.
- Guay de Bellissen, Héloïse, *Parce que les tatouages sont notre histoire*, Paris, Robert Laffont, 2019.
- Guibert, Hervé, *La mort propagande*, Paris, Gallimard, coll. « L'arbalète », 2009.

- Guyard, Lucie et Aurélia Mardon, *Le corps à l'épreuve du genre. Entre normes et pratiques*, Presses universitaires de Nancy, coll. « Épistémologie du corps », 2010.
- Héas, Stéphane, « Préambule », *La peauologie*, n°  $\alpha$ , 2017.
- Héas, Stéphane et Christophe Dargère, *Les porteurs de stigmates. Entre expériences intimes, contraintes institutionnelles et expressions collective*, Paris, L'harmattan, coll. « Des hauts et débats », 2014.
- Elika Hoss, Ramya Kollipara, Mitchel p. Goldman et Stacy D. Tompkins, « Eruptive Keratoacanthomas in a Red Tattoo After Treatment With a 532-nm Picosecond Laser », *Dermatologic Surgery*, 25 mars 2019, doi: 10.1097/DSS.0000000000001942.
- Hutton Carlsen, Karina et Jan Serup, « Sequels to Tattoo Removal by Caustic Products », *Skin Research & Technology*, vol. 24, n° 4, 2018, p. 636-641.
- Jeon, Hana et Roy G. Geronemus, Successful Treatment of a Traumatic Tattoo in a Pediatric Patient Using a 755-nm Picosecond Laser, *Pediatric Dermatology*, vol. 35, n° 6, 2018, p. 430-431, doi: 10.1111/pde.13668.
- Jouvent, Roland, *Les rêveries du cerveau. Émotions et technologies*, Paris, Manucius, coll. « Modélisations des imaginaires », 2013.
- Julien, Marie-Pierre et Jean-Pierre Warnier (dir.), *Approche de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet*, Paris, L'harmattan, coll. « Connaissance des hommes », 1999.
- Kafka, Franz, *La colonie pénitentiaire et autres récits*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972.
- Kafka, Franz, *Journal*, Paris, Livre de poche, 1982.
- Karsai, Syrus, Wolfgang Bäuml, Christel Weiss, Jörg Faulhaber et Christian Raulin, « Tattoorentfernung mit Laser: Gibt es bereits Pikosekundenlaser? », *JDDG, Journal of the German Society of dermatology*, vol. 16, n° 4, 2018, p. 467-469, [https://doi.org/10.1111/ddg.13467\\_g](https://doi.org/10.1111/ddg.13467_g).
- Kleinpeter, Edward (dir.), *L'humain augmenté*, Paris, CNRS, coll. « Les essentiels d'Hermès », 2013.
- Kluger, Nicolas, « Le détatouage à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle », *Annales de dermatologie et de vénéréologie*, 2010, vol. 137, n°s 8 et 9, p. 582-584.
- Kluger, Nicolas, Laurent Misery, Sophie Seité et Charles Taieb, « Regrets after Tattooing and Tattoo Removal in the General Population of France », *Journal of the European Academy of Dermatology and Venereology*, vol. 33, n° 4, 2019, p. 157-159.

- Lacaze, Gaëlle, *Le corps mongol. Techniques et conceptions nomades du corps*, Paris, L'harmattan, coll. « Connaissance des hommes », 2012.
- Lachaussée, Julien, *Alive: Tattoo Portraits*, Paris, Eyrolles, 2011.
- Lafontaine, Céline, *Le corps-marché. La marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2014.
- Lahuerta, Claire, *Humeurs. L'écoulement en art comme herméneutique critique du corps défaillant*, Paris, L'harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2011.
- Lauru, Didier et Annie Birraux, *Le poids du corps à l'adolescence*, Paris, Albin Michel, coll. « A. M. Psychologie », 2014.
- Le Breton, David, *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Anne-Marie Métailié, coll. « Traversées », 2013.
- Lin, Tong, Gaorong Jia, Huizhen Rong, Jianming Li et Zhanchao Zhou, « Comparison of a Single Treatment with Q-Switched Ruby Laser and Q-Switched Nd:YAG Laser in Removing Black-Blue Chinese Tattoos », *Journal of Cosmetic and Laser Therapy*, vol. 11, n° 4, 2009, p. 236-239.
- Malabou, Catherine, « Les régénérés : cellules souches, thérapie génique, clonage », *Critique*, vol. 6, n°s 709 et 710, 2006, p. 529-540.
- Mahler, Margaret, *Psychose infantile. Symbiose humaine et individuation*, Paris, Payot, 1990 [1968].
- Maturana, Humberto R. et Francisco J. Varela, *Autopoiesis and Cognition. The Realization of the Living*, préface de Sir Stafford Beer, Dordrecht / Boston, Reidel, 1980 [1972].
- Merleau-Ponty, Maurice, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1964.
- Migone, Christof, *Sonic Somatic: Performances of the Unsound Body*, Berlin, Errant Bodies Press, 2012.
- Moll, Ellen. H. de, « Tattoos: From Ancient Practice to Modern Treatment Dilemma », *Cutis*, vol. 101, n° 5, 2018, p. E14-E16.
- Munier, Brigitte (dir.), *Technocorps. La sociologie du corps à l'épreuve des nouvelles technologies*, Paris, François Bourin, coll. « Penser le monde », 2014.
- Perret, Claire, *L'enseignement de la torture. Réflexions sur Jean Améry*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2013.
- Pillon, Thierry, *Le corps à l'ouvrage*, Paris, Stock, coll. « Essais-Documents », 2012.
- Pons, Philippe, *Le corps tatoué au Japon. Estampes sur la peau*, Paris, Gallimard, coll. « Livres d'art », 2018.

Platon, *La république*.

Proust, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, 8 volumes, Paris, Le livre de poche, 1992-2009 [1913-1927].

Queval, Isabelle, *S'accomplir ou se dépasser*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2004.

Régnier, Patrice, « Devenir cavalier : une expérience d'apprentissage par corps. Essai de socio-anthropo-zoologie des pratiques et techniques équestres », thèse de doctorat en sociologie, tome 2, Université de Rennes 2, 2014.

Rioul, Catherine, *Ados : scarifications et guérison par l'écriture*, Paris, Odile Jacob, coll. « Psychologie », 2013.

Rioul, Catherine, « Marielle et ses tatouages : la beauté des anges comme voile », *Revue P.T.A.H.*, (Psychanalyse, Traversée, Anthropologie et Histoire), n<sup>os</sup> 15 et 16, 2003, p. 205-217.

Rioul, Catherine, « Le tatouage : un certain regard sur le corps », *Journal français de psychiatrie*, n<sup>o</sup> 24, 2006, p. 40-44.

Rolle, Valérie, *L'art de tatouer. La pratique d'un métier créatif*, Paris, Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 2013.

Seeber, Nikolaus, « Tätowierungsentfernung », dans Gerd Kautz (dir.), *Energie für die Haut, Wirkungen Und Nebenwirkungen Von Lasern, Blitzlampen Und Weiteren Energieträgern*, Berlin, Springer, 2018, p. 303-312.

Serres, Michel, *Les cinq sens. Philosophie des corps mêlés*, Paris, Grasset, 1985.

Stephan, Farid, Roy R. Moutran et Roland Tomb, « Réaction d'hypersensibilité avec angio-œdème après détatouage par le laser Nd:YAG », *Annales de dermatologie et de vénéréologie*, vol. 137, n<sup>os</sup> 6 et 7, 2010, p. 480-481.

Torbeck, Richard L., Laura Schilling, Hooman Khorasan, Jeffrey S. Dover, Kenneth A. Arndt et Nazanin Saedi, « Evolution of the Picosecond Laser. A Review of Literature », *Dermatologic Surgery*, vol. 45, n<sup>o</sup> 2, 2019, p. 183-194.

Vangipuram, Rayman, Selina S. Hamill, Paul M. Friedman, « Accelerated Tattoo Removal with Acoustic Shock Wave Therapy in Conjunction with a Picosecond Laser », *Lasers in Surgery and Medicine*, vol. 50, n<sup>o</sup> 9, 2018, p. 890-892.

Varma, Sandeep et Sean W. Lanigan, « Reasons for Requesting Laser removal of Unwanted Tattoos », *British Journal of Dermatology*, vol. 140, n<sup>o</sup> 3, 1999, p. 483-485.

- Viguiier, Emma, « Corps-dissident, corps-défendant. Le tatouage, une “peau de résistance” », *Amnis*, 2010, n° 9, <https://journals.openedition.org/amnis/350>.
- Wang, Lei, « Les pratiques et les représentations des soins du corps en Chine », thèse de doctorat en sociologie, Université Paris-Descartes, 2014.
- Willardson, Hal Bret, Todd T. Kobayashi, Jason G. Arnold, Chad M. Hivnor et Casey D. Bowen, « Diffuse Urticarial Reaction Associated with Titanium Dioxide Following Laser Tattoo Removal Treatments », *Photomedicine and Laser Surgery*, vol. 35, n° 3, 2017, p. 176-180.